

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 52

Artikel: A propos de Noël : (souvenirs d'enfance)
Autor: Trottenville, Sophie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Merci. Entre la gueule et les griffes du lion, la langue et la plume de mes contemporains, je choisis la gueule et les griffes !

Nous nous séparâmes sur ce mot.

D.

Genève, le 21 décembre 1887.

Toujours plus *post tenebras lux !* Grande et bonne nouvelle ! Nous nageons tous ici dans un océan d'allégresse. L'antique cité de Calvin va posséder enfin son éclairage électrique. Une société anonyme, avec des capitaux puissants, s'est constituée dans ce but. En partie indigène, en partie exotique, elle revêt ce cachet *international*, de haute distinction, si à la mode actuellement. Comme collaborateurs, les célèbres frères Siemens, de Berlin ; à sa tête un jeune et sympathique directeur-technicien, d'origine vaudoise, soutenu par un conseil d'administration trié sur le volet dans le monde de la finance et du haut commerce, que pourrait-on souhaiter mieux ? Et pourtant, à peine commencée, cette œuvre, si éminemment progressiste, a trouvé déjà ses détracteurs. D'abord la Compagnie du gaz. Non contents d'avoir triplé ou quadruplé la valeur de son capital primitif tout en distribuant aux heureux actionnaires (hélas ! que n'ont-ils tous cette chance-là) des bénéfices fabuleux, messieurs les directeurs protestent contre la concession accordée à cette concurrence imprévue par les règlements. On prétend nous forcer à payer pendant 8 ans encore, au prix peu modeste de 30 centimes le mètre, un produit de l'hydrogène dont les gens paisibles disent fort peu de bien, les querelleurs beaucoup de mal. Nous avons donc en perspective un gros procès entre la Compagnie du gaz « demanderesse » et l'administration municipale « défenderesse ». Notre armée de la basoche est dans la jubilation !

Les négociants se plaignent aussi qu'on ait choisi ce moment de l'année pour transformer nos rues en fossés de tirailleurs. — Et notre « landsturm » qui n'est pas encore organisé ! — On dépave ici, on creuse là, on repave ailleurs. A la veille des fêtes de fin d'année, ces braves gens protestent également, avec énergie, contre ce manque d'opportunité dans le bouleversement.

Ceci me conduit tout naturellement à vous parler des plaintes générales de notre commerce.

Ces lamentations ne datent pas d'aujourd'hui, hélas ! Depuis 30 ans que j'ai le triste privilège d'être dans les affaires, je ne me souviens pas d'avoir entendu une seule fois dire qu'elles *allaient bien*. J'ai le sentiment qu'il y a là de grosses exagérations. Tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, contrairement à la thèse de certain docteur optimiste ; ce n'est que trop réel, mais je crois qu'on se plaint souvent à tort. En tout cas, cela n'empêche pas notre population de s'amuser toujours et beaucoup, preuve que l'argent n'est pas si difficile à gagner qu'on veut bien le dire. Depuis le tir fédéral, les fêtes se sont succédé sans relâche ; les dimanches de beau temps, les tramways

et les bateaux sont chargés de joyeux excursionnistes qui vont chercher auprès ou au loin des divertissements toujours coûteux, quoique souvent assez monotones. Les banquets ne chôment guères ; on en fait à propos de ceci ou de cela, quelquefois hors de propos. Notre « grand » théâtre est toujours bondé et, pour y trouver place, il faut retenir ses billets à l'avance, ce qui ne laisse pas de majorer de 25 à 30 % des prix déjà suffisamment élevés. Ajoutons, pour être juste, que le directeur actuel est un homme très habile, très intelligent et que sa troupe est réellement excellente pour une scène de second ordre.

Le groupe en bronze du « Temps et de la Vérité », qui fit l'admiration de l'Europe entière accourue dans nos murs à l'occasion de nos splendides fêtes du tir fédéral, vient d'être évacuée de la rue du Mont-Blanc sur la terrasse de la promenade des Bastions. Très profane en fait d'art, je ne puis malheureusement vous détailler, avec la compétence qu'elles méritent, les beautés de ce chef-d'œuvre statuaire. Il me suffira de vous dire que les connaisseurs déclarent qu'il sera en tout temps une des « attractions » de notre belle cité et qu'il provoquera l'ébahissement artistique des générations futures.

Fondu à Genève, vous savez !

A propos de Noël.

(*Souvenirs d'enfance*).

L'autre soir, près du feu, et à la lueur mourante d'un dernier tison, je repassais les Noëls de mon enfance. C'était d'abord la grosse bûche de Noël flambant en l'honneur de la Chauche-vieille qui devait venir ce soir-là, depuis le St-Bernard, s'il vous plaît, distribuer aux enfants admonestations ou récompenses. Notre cœur battait fort, car l'attente de ce juge mystérieux évoquait dans notre conscience enfantine mainte fredaine à laquelle la dame de Noël ne manquerait jamais de faire allusion. Quand elle s'était assurée de nos progrès à l'école, en nous faisant réciter quelques réponses du cathéchisme ou une fable de Lafontaine, elle se retirait, courbée sur son bâton, en nous lançant une pluie de noix, de noisettes ou de dragées, et après avoir déposé furtivement dans un coin une verge ornée d'un ruban rouge, qui devait nous servir de garde-à-vous.

Mais la bûche était déjà convertie en un superbe brasier, et le 2^{me} acte de la soirée allait commencer. Grand-papa apportait un pochon à long manche, puis une boîte remplie de vieilles balles fondues par lui pour la campagne du Sonderbund.

Quelle joie !... Chacun voulait être le premier à fondre son plomb ; et tous de se précipiter vers le baquet d'eau froide, crépitant encore, pour voir quelle forme avait prise le métal liquide et brûlant. Présentait-il des bosselages ayant quelque analogie avec une bourse ? c'était richesse, avenir prospère ; ressemblait-il à la nef d'un vaisseau ? on ferait un grand voyage sur mer ; prenait-il la forme d'un

berceau ? on se marierait sous peu. Et, dès le lendemain, chacun d'aller faire expliquer son plomb par Marthon, la fileuse, qui s'y entendait à merveille.

Malgré l'heure avancée on ne se séparait point avant que grand-papa eût lu de sa voix un peu cassée le récit évangélique de la naissance du Christ.

Je me demande aujourd'hui comment ce fait historique et religieux, qui a changé la face du monde, a pu donner lieu à des usages aussi singuliers que celui de la Chauche-vieille, de la fonte des plombs, du piquage des psaumes, rabaisant le saint livre au rang d'un vulgaire grimoire, et de tant d'autres pratiques bouffonnes ou superstitieuses. J'espère au moins, pour l'honneur de la population féminine, que ce fait n'existe plus, qui consistait à aller frapper à minuit, la veille de Noël, à la porte de certain animal grognon, pour inférer de sa réponse ou de son silence si l'avenir réservait un mari grognon à celle qui l'interrogeait.

Et le père Chalande, Chauche-vieille masculine des anciens Genevois, n'est sans doute qu'un dérivé de *Calende*, nom par lequel on désignait quelquefois, au moyen-âge, la fête de Noël. Le saint Nicolas des Russes serait sans doute le même personnage ; de même que la Befana des Italiens correspond à notre Chauche-vieille.

Tout cela, y compris l'usage, en Angleterre, d'ordonner de feuilles de houx la demeure du riche et du pauvre, n'est autre chose qu'un reste de paganisme, laissé à la suite de l'introduction des fêtes chrétiennes.

L'arbre de Noël est un emblème d'un tout autre caractère, puisqu'il représente ordinairement, dans la mousse qui entoure son tronc, quelque scène de la nativité. Néanmoins, je ne saurais admettre l'arbre de Noël comme fête chrétienne que dans le cercle intime de la famille ou dans une église. Et malgré cela n'en faut-il pas moins chercher l'origine dans les coutumes du culte scandinave.

Au solstice d'hiver, les adorateurs d'Odin plantaient devant leurs maisons deux sapins en croix, illuminaient leurs demeures et se livraient à de copieuses libations de bière et à de plantureux festins. Leur vénération pour les arbres sacrés se traduisait, dans certaines contrées, par l'habitude d'illuminer au moyen de torches résineuses les arbres sous lesquels s'accomplissaient les mystères de leur dieu. C'est ainsi que Berchta, déesse de la lumière, était honorée. A défaut d'arbres qui lui fussent spécialement consacrés, on coupait des arbustes que l'on transformait en de rustiques candélabres, étincelants de clarté.

Amis lecteurs, puissiez-vous passer un heureux Noël, non à la mode d'il y a cinquante ans, mais de celle qui resserre les liens de famille, élève la pensée et réjouit le cœur. Sophie TROTTEVILLE.

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

VII

Thérèse se leva. Tout bruit avait cessé, les voix ne s'entendaient plus, ces messieurs étaient probablement passés dans une autre pièce, c'était le moment à elle aussi de disparaître.

Parler à la baronne de Saint-Méret et lui annoncer sa résolution de la veille, il n'y fallait pas songer. Celle-ci était absente ou peu, probablement, en disposition de la recevoir. Lucrèce elle-même reposait de si bon cœur que c'eût été de la cruauté de la troubler. Tout semblait, du reste, assoupi dans cette maison, tant elle paraissait subitement frappée d'accalmie ; les domestiques eux-mêmes ne bougeaient pas. Pour peu qu'on se fût le moins du monde illusionné, on se fût cru transporté dans quelque province chaude du Midi, aux heures lourdes et pesantes de la sieste.

Thérèse plia ses livres, mit son chapeau et ouvrit doucement la porte de la pièce qu'il lui fallait traverser pour gagner l'escalier de service d'où elle avait l'habitude de s'éloigner tous les jours.

Elle avança de quelques pas, mais soudain resta interdite et recula de plusieurs autres. Sur un canapé, un homme, la tête renversée sur les coussins, dormait profondément.

C'était un homme âgé, bien qu'il fût encore vert et que dans ses vêtements, de coupe soignée, il eût peu transigé avec la mode. Sur un plateau posé sur un guéridon, un verre de Porto, à demi vide, était auprès de lui, et dans ses doigts s'émettait la cendre d'un gros cigare roulé à ses pieds. ;

Une émotion indicible s'empara de l'institutrice.

Cet homme était son père, le vieux comte d'Arcy, et il lui sembla que, malgré ses erreurs, ses fautes, son ingratitude envers sa mère et envers elle, son cœur lui était ouvert comme lorsqu'elle était petite et qu'il était fou d'elle.

Cependant le hasard seul les mettait en présence : elle allait passer devant lui comme un souffle et sans doute ne jamais le revoir, puisqu'elle était résolue à ne plus revenir dans cette maison.

Ce fut plus fort qu'elle : elle s'avança sur la pointe des pieds, s'assura d'un regard qu'elle ne pouvait être vue, et, se penchant rapidement sur le canapé, enveloppa sa tête lourde de ses deux bras et posa ses lèvres sur son front.

Le vieux comte d'Arcy ouvrit les yeux et se souleva.

— Ah ! qui va là ? cria-t-il.

Il regarda autour de lui, étonné. — Il était seul.

A quelques jours de là, il n'y avait au salon du petit pavillon de la rue Rochefoucauld qu'un groupe intime d'amis, mais que présidait la baronne de Saint-Méret.

Elle était jolie comme en ses beaux jours, mais le sourire froid, dédaigneux, indolente et comme secouée par quelques spasmes nerveux.

— Eh bien, comte, dit-elle, s'adressant à d'Arcy, empressé auprès d'elle, avez-vous retrouvé la houri de vos rêves ?

— Jamais, baronne.

— Et ce baiser qu'elle vous a volé ?

— Je ne l'ai pas davantage rattrapé ; cependant je cours toujours après.

— Vous ne courez plus assez vite, comte, ou vous avez bien décidément rêvé.

— A mon âge, on ne rêve plus et j'ai bien été embrassé.

— A votre âge, on n'est plus embrassé.

— Qui sait ?

Tout le monde se mit à rire.

— Dites que c'est moi ! dit la baronne.

— L'idée n'aurait pu vous en venir.

— Assurément.

— Ou ma fille.

— Une farce, alors.

— Non, ce n'est pas dans le caractère de Lucrèce. Ah ! écoutez donc, c'est peut-être mon institutrice qui, de-